

BRUNEAU, Michel (2023) *Parcours d'un géographe de transitions. Terrain et concepts*. L'Harmattan, 328 p.

(ISBN 978-2-336-41215-3)

« La passion pour la géographie [est] indissociable de mes terrains de recherche et des concepts que j'ai utilisés ou créés, indissociable aussi de mon approche critique de la géographie tropicale et des débats, voire des combats que j'ai menés ou auxquels j'ai été associé ». (p. 26).

À neuf ans, Michel Bruneau voulait devenir géographe. Dans ce livre, il porte un regard d'un œil vif, lucide, sur ses longues années de recherche et sur « une reconnaissance tardive à l'âge de la retraite » (p. 275). Il expose son parcours, ses cheminements, les bifurcations, la place des intuitions et des émotions, ses belles rencontres, l'importance de ses liens familiaux et avec des personnalités, dont Pierre Gourou.

Trois arguments rendent la lecture de cet ouvrage utile aux géographes et aux chercheurs en sciences sociales.

« L'aventure et la découverte des terrains lointains » dans les années 1960-90 sont liées à un héritage familial colonial qui conduit l'auteur dans la région de Chiang Mai, au nord de la Thaïlande. Il va vivre longuement avec les populations des villages, apprendre la langue. Ce « terrain » n'est pas un espace géographique donné : il faut le décrire, en comprendre les valeurs, les comportements des populations. Il n'est pas (seulement) « une carte, c'est un espace idéal et relationnel » (p. 29), « un objet scientifique total ». Bruneau insiste sur la primauté du terrain sur les concepts, même si on arrive dans un espace avec des idées préconçues, préconstruites, explicitées ou non. C'est peu à peu, avec du temps, du partage de la vie quotidienne qu'on propose une représentation, une éventuelle théorisation des règles formelles et informelles qui organisent la vie d'un village, laquelle ne se réduit pas à un type de production ou à un « modèle asiatique précapitaliste » (Chakrabarty, 2025). L'auteur se fait anthropologue, dont le modèle est Lévi-Strauss.

Pour comprendre ces villages, il faut connaître l'histoire longue des empires, la place du religieux, l'impact des colonisateurs, parler les langues, situer la Thaïlande dans le contexte asiatique, et alors, Michel Bruneau propose des concepts comme l'État-mandala.

Son autre terrain est la Grèce pontique (« le grec sera ma première initiation à l'Orient » p. 43), les pays autour de la Méditerranée, aux marges des grandes puissances et des empires ottoman et byzantin. Il va parcourir les différents pays, étudier les histoires et les fondements de ces régimes et la régularité des exclusions punitives des minorités. Il recourt (rapidement) au concept de territoire et, surtout, il propose l'« hellénisme », « paradoxe ethno-géographique de la longue durée » : comment des pays de petite taille, faibles souvent, aux sociétés fragiles, peuvent encore jouer un rôle moral et spirituel.

Le deuxième intérêt porte sur la « crise de la géographie tropicale française dans les années 1980, qui va déboucher sur une géographie « coloniale » produite, dans le meilleur des cas, avec « une bonne foi subjective des chercheurs », mais aussi une géographie au service de la domination de populations indigènes pour les besoins de puissance, pour les conversions religieuses ou pour « l'arrivée de la Civilisation ». Mai 68, 1981, la montée de la pensée marxiste dans le monde de la recherche favorisent et « justifient » la critique du colonialisme dans la lignée de Césaire. Ce cadre marxiste produit des géographies critiques contestant l'idéologie du développement, « naïve ou pleine de bonne conscience » liée à « un économisme simplificateur qui oublie les formations sociales » (Bataillon) (p. 293). Il est moins question de terrains – l'Asie, l'Afrique, les Antilles, chers aux tropicalistes – que de traiter les causes profondes du colonialisme dans toutes ses dimensions qui traversent les lieux ou les continents : les villages, le rural, les campagnes, les villes, l'esclavage, les détenteurs des pouvoirs locaux ou de moyens de financement...

Michel Bruneau va faire partie de ce mouvement, mais il va enrichir ces analyses avec les travaux d'auteurs anglosaxons qui parlent davantage en termes de « postcolonial » et de « colonial ». Il s'interroge sur un éventuel faux-débat où la sensibilité serait aussi importante que l'appartenance à un courant théorique : c'est en partie par les anglosaxons que Pierre Gourou sera redécouvert (Bow et Clayton, 2019). Le travail de Bruneau ne relève pas seulement de géographie critique, il utilise aussi les techniques les plus récentes à l'époque, l'analyse factorielle (Benzecri, 1969) que nous

avons tous découverte, et Landstat. Ces « nouveautés » ont été, dans le jury de thèse, reçues avec dédain et l'auteur garde de cette soutenance (1977) un souvenir d'une profonde injustice, voire de mépris. Les travaux de Lacoste, de Brunet et ses chorèmes ont eu une forte influence sur lui. Ses publications dans *L'espace géographique* en témoignent.

Le troisième aspect de son livre qui en rend la lecture utile pourrait n'avoir qu'un intérêt bordelais, réduit à l'Esplanade des Antilles, adresse du CEGET (devenue Maison des Sud) et de la MSHA, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, elle aussi fermée. Le CEGET (Centre d'études de géographie tropicale) est un laboratoire du CNRS créé en 1968, dirigé par Guy Lasserre, fermé en 1993 (Huetz de Lemps, 1997) auquel Michel Bruneau fut rattaché, mais où il ne s'est pas senti à l'aise face, de son point de vue, à des géographes bordelais en majorité « conservateurs ». Il a alors préféré rejoindre la MSHA et travailler avec des personnes comme Rodolphe de Koninck. Il est dommage qu'il n'évoque pas Jean Dumas.

Trois remarques finales sur ces parcours de transition :

- Les temporalités sont centrales : par les générations, les « revisites » des sites, les ruptures, les temps millénaires des peuples-mondes et l'hellénisme.

- Les « terrains » sont fondamentaux pour les géographes, mais chacun en a sa conception... Cette invocation déifiée et privative par la discipline pose la question de la place qui reste aux aménagistes, aux urbanistes, aux économistes et aux ingénieurs.

- La « communauté » des géographes est certes « éclatée », et semble se construire dans des chapelles relativement fermées.

Claude Lacour

Université de Bordeaux

Bibliographie

BENZECRI, Jean-Paul (1969) Statistical analysis as a tool to make patterns emerge from data. Dans Satoshi Watanabe (dir.) *Methodologies of Pattern Recognition*, Academic Press, p. 35-74.

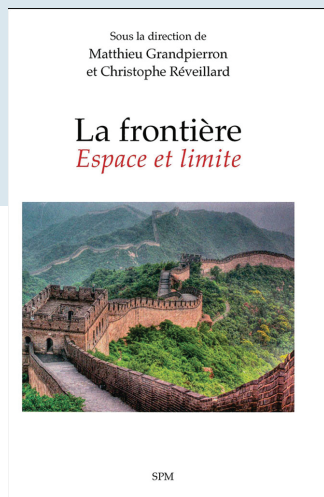
BOW Gavin et CLAYTON Daniel (2019) *Impure and Wordly Geography: Pierre Gourou and Tropicality*, Routledge.

CHAKRABARTY, Dipesh (2025) *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*. Éditions Amsterdam.

HUETZ de LEMPS, Alain (1997) Les géographes de Bordeaux et l'Outre-Mer. *Les Cahiers d'outre-mer*, n° 200, p. 541-543.

GRANDPIERRON, Matthieu et RÉVEILLARD, Christophe (2023) *La frontière. Espace et limite*. SPM, 432 p.

(ISBN 978-2-38541-127-5)



L'ouvrage se veut une étude globale de la frontière, notion polymorphe (p. 27) traitée dans un fort volume qui en retrace les différents aspects, de l'histoire jusqu'aux considérations politiques, littéraires et philosophiques. Vingt-quatre intervenants ont rédigé les vingt-deux chapitres, précédés d'une préface, d'introductions et suivis d'une conclusion générale, d'une postface, le tout complété par une abondante bibliographie et un index.

On y affirme d'entrée de jeu (p 12) que « les géographes sont les experts par excellence des frontières » sans pour autant leur laisser ensuite une place significative : sur les cinq parties du livre, une seule – et la plus réduite (37 p.) – leur est consacrée. Le propos s'ouvre donc par des études historiques, qui sont d'un intérêt inégal. La présentation du limes romain se fonde sur une compilation de textes à laquelle manque presque totalement la dimension archéologique. *Nihil novi sub sole*. L'examen des frontières en mouvement de l'Europe médiévale est plus original. L'énorme lacune vient ensuite : alors qu'il est sans cesse fait référence au traité de Westphalie, dans l'ouvrage, le XVII^e siècle est oublié, au profit d'une approche caricaturale de la question des frontières durant la période révolutionnaire. Enfin, c'est un cours – plus qu'un travail de recherche – qui se préoccupe de la redéfinition des États après les deux guerres mondiales.